

ODILON-JEAN PÉRIER

---

La Vertu  
par le Chant

POÈMES



BRUXELLES

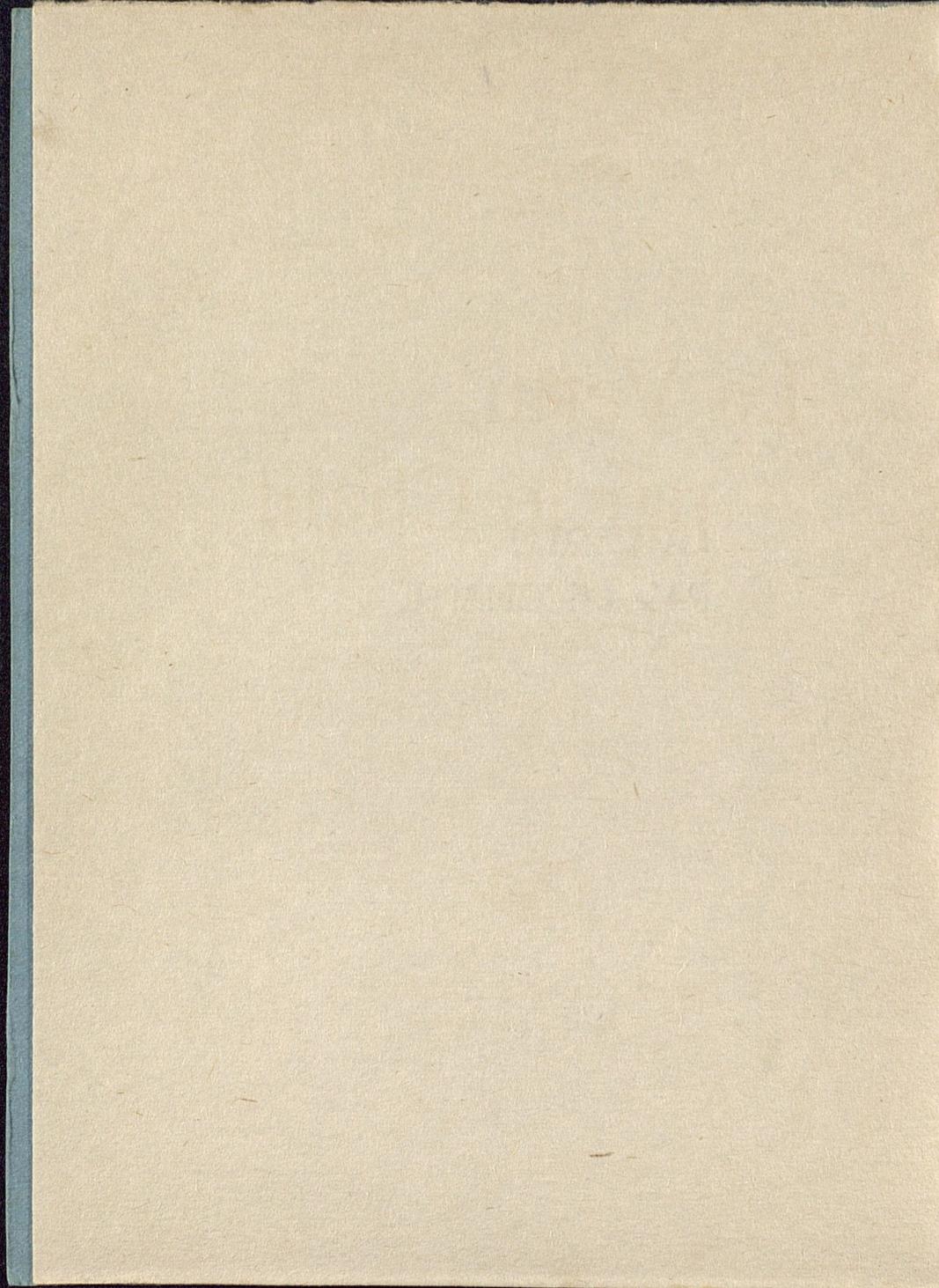
OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

70, Rue Veydt (Quartier Louise)



Mus  
22269

LA VERTU  
PAR LE CHANT



ODILON-JEAN PÉRIER

---

La Vertu  
par le Chant

POÈMES

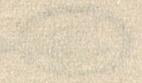


BRUXELLES

OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

70, Rue Veydt (Quartier Louise)

La Verne  
part le Chant



« De quelles cérémonies l'honorer ce démon que je loge en moi, qui m'entoure et me pénètre? De quelles cérémonies bienfaisantes ou maléfiques?

Vais-je agiter mes manches en respect ou brûler des odeurs infectes pour qu'il fuie?

De quels mots d'injures ou glorieux le traiter dans ma vénération quotidienne : est-il le Conseiller, le Devin, le Persécuteur, le Mauvais?

Ou bien Père et grand Ami fidèle?

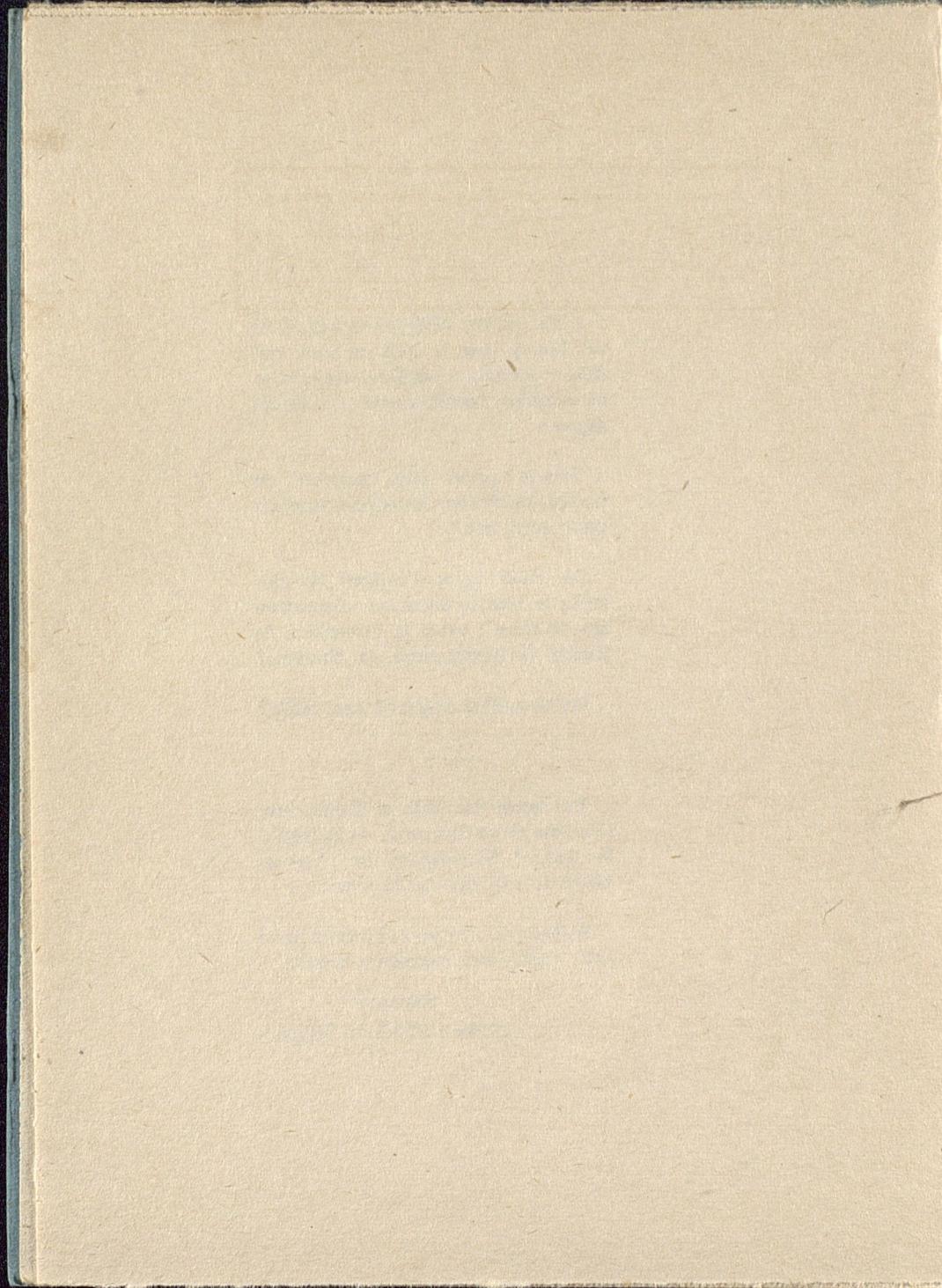
---

J'ai tenté tout cela et il demeure, le même en sa diversité. — Puisqu'il le faut, ô Sans-figure, ne t'en-vas point de moi que tu habites :

Puisque je n'ai pu te chasser ni te haïr, reçois mes honneurs secrets. »

SEGALEN

(*Stèles* : Stèles du Milieu.)





## UNE MARÉE NOCTURNE

Ma chambre garde au cœur une vertu glacée ;  
ce soir d'hiver je suis son plus rude ennemi.  
Mais je puise une faim de victoire et de cris  
dans le silence même où elle est enfoncée.

Sans peur, sans joie, avec une voix mesurée  
mûrie et nourrissante à la façon des fruits,  
je dis que mon poème est heureux de la nuit.  
Il se forme et il monte avec un bruit d'armée.

Pour ce dieu résonnant d'une excessive faim  
je déchaîne dans l'ombre en élevant la main  
une très studieuse et très ardente fête;

c'est bien. J'éteins la lampe et je serre les dents :  
ma chambre se soulève. Avec l'aube, les vents  
enflent la voile. Et nous partons dans la tempête!

**MIROIR**

Une vertu d'attention  
refait le monde à mon image :

ce poème sans passions  
est le plus calme des voyages.

Les yeux se ferment pour goûter  
mon repos au bout de l'espace ;

cherchez la quantité de grâce  
qui est dans l'immobilité.

Est-il un miroir où le sage  
voit un sommeil plus apaisé?

Où Dieu descend comme un nuage  
paisiblement se reposer?

— Or si je penche un regard triste  
sur cette eau qui contient la nuit,

Dieu s'y dissout sans aucun bruit,  
mais mon attention subsiste...

**PRIÈRE POUR ÊTRE SAGE**

Ah! ne me soyez plus, orgueil, d'aucun secours.  
Cet hiver épuisant me laisse trop sincère  
et j'ordonne avant tout une force sévère  
à mon cœur fatigué d'inutiles détours.

Il ne me reste plus qu'un misérable amour  
et le secret de l'Ange égaré sur la terre;  
mais écoute! Je sais une route légère,  
j'imite Dieu avec ce rire de velours...

Que ferais-je à présent de votre lourde vie?  
Montrez-moi le chemin des vagues endormies,  
laissez-moi découvrir un rivage inconnu;

et que m'agenouillant sur ces plages parfaites  
par le bruit d'un poème et des eaux satisfaites  
la grâce de la mer augmente ma vertu.

**DÉFAITE**

Je ne suis pas parti :  
ma chambre m'a vaincu.  
Pourquoi si durement  
aime-t-elle ce corps?

Pourquoi clouer au mur  
mes coudes prisonniers?  
Et pourquoi me garder  
debout en face d'elle?

C'est vrai, j'avais menti :  
j'ai désiré la gloire,  
— Ce besoin de m'enfuir  
ne fut pas un essor —

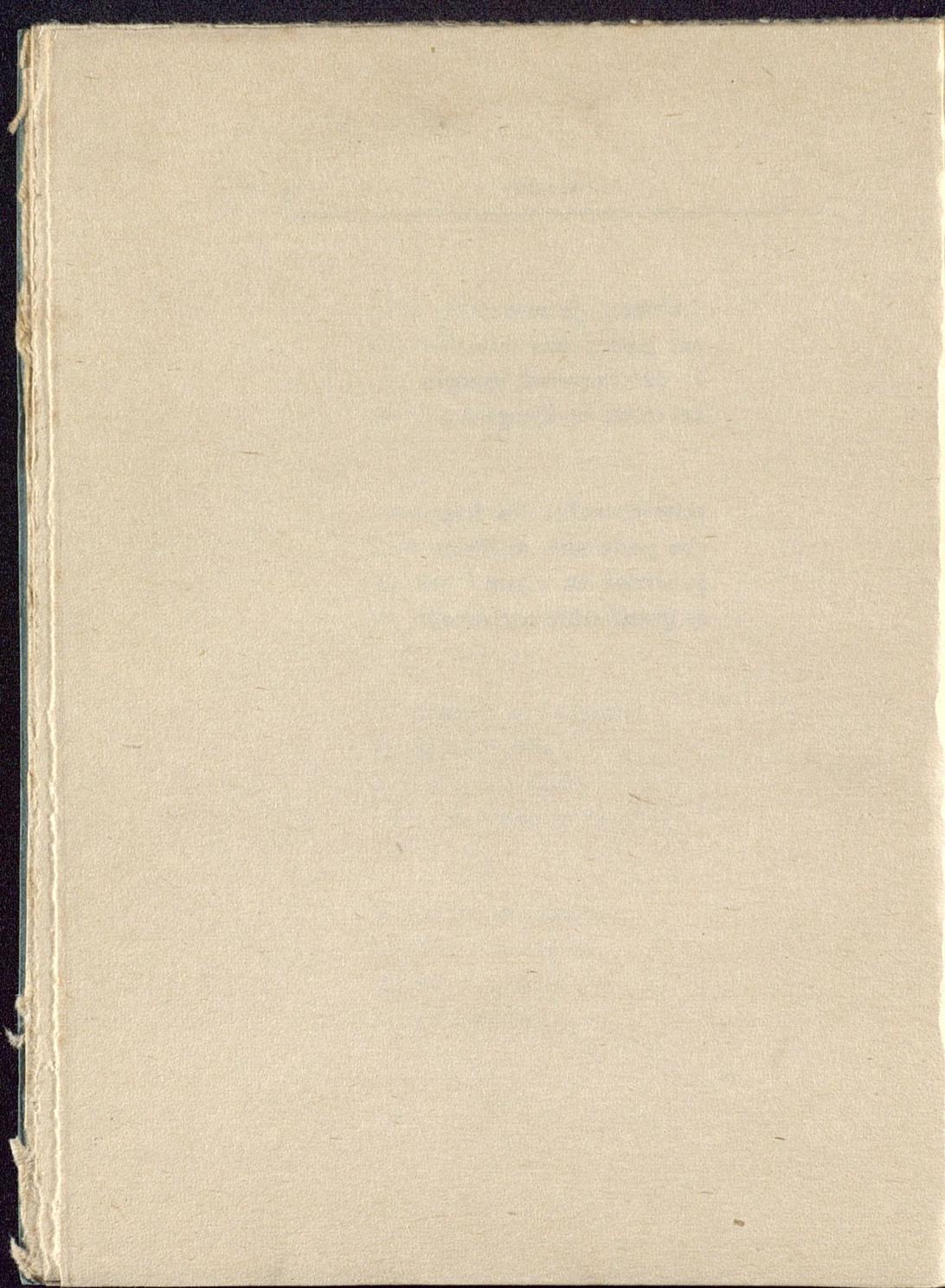
mais au moins si ma voix  
demeure belle et fraîche  
ah! que l'on me soutienne  
un peu sous les épaules!

— Appuyé aux fenêtres  
(et derrière cela  
à la nuit maritime  
où les mouettes souffrent),

je médite un combat  
léger et foudroyant,  
un vol inattendu  
à l'immobilité...

J'avance! Je nourris  
une ardeur sans égale!  
— Et transporté soudain  
de colère et d'orgueil,

pour connaître les fruits  
que porte mon malheur,  
je secoue en criant  
ce grand arbre nocturne!



## LA CÈNE

Tu ne t'es plus, Seigneur, assis à cette table.  
Aussi impatient de passer que le sable,  
parce que je suis seul je parle du bonheur.  
Ayant mangé ces fruits, je goûte la liqueur.

Ma récompense fut la grandeur de l'attente.  
L'orage peut noyer les routes éclatantes :  
admirable tu vins dans ma jeune saison  
par les portes d'Avril et le rude gazon.

— J'impose à mon plaisir cette cause pieuse.  
Car ces mois sont pareils aux eaux tumultueuses  
où l'arbre plein d'amour retombe convulsé.

Qu'ils coulent! Je prévois l'abondance future,  
et dans tous les vergers je ressens le murmure  
d'une arche qui s'ébranle aux confins de l'été.

**SOLUTION**

Ancré dans ce port de feuillages  
ton navire calme, enlacés  
les arbres au-dessus pressés  
par les mouvements les plus sages,

vas-tu n'emprunter ses mirages  
au Songe antique et délassé  
que pour d'un remords très glacé  
secouer l'importun nuage?

Ne taris point l'amère nuit!  
Ce flot est tout chargé d'ennui.  
— Mais implore l'Océanide :

par maint lieu de verdure et d'eau  
que d'une étoile elle te guide  
à son maritime tombeau.

**ALLUSION AUX POÈTES**

Désireux de tenir l'été dans ma demeure  
je tue un lièvre gras et l'emporte au cellier.  
Le goût de la saison s'y cache tout entier  
avec l'odeur de l'herbe et ses voix les meilleures.

Sans doute, ce trésor sera bientôt pillé  
et comme des raisins les mouches violentes  
naîtront dans sa fourrure aujourd'hui rayonnante.  
— Mais c'est une leçon qu'on ne peut oublier.

Car, mon ami, si tu implores les poètes,  
ils vont te révéler de dangereuses fêtes :  
puisant dans leur mémoire une vive beauté,

ils composent des vers où brille la souffrance  
et montrent, orgueilleux de leur grande opulence,  
quelque poème lourd comme un lièvre tué.

**RÉCRÉATION**

Muse des champs je vous rejoins.  
Ouvrez votre aile, mon amie,  
nous allons conquérir la pluie  
et mille foudres dans les foins.

Ce minuit pâle, je l'accueille,  
où le peuplier des jardins  
hésite, se plie, et soudain,  
pêche la lune au ras des feuilles.

Mais demain, ma fidèle amie,  
ivres de verdure et d'émoi,  
nous célébrerons les prairies,  
nous nous baignerons dans les bois.

Et si les flûtes de la vie  
aux cris du seigle ont répondu,  
je vous dirai, sans ironie,  
que ce Dimanche m'était dû.

**RETOUR NOCTURNE**

Ah! cytise renaissant  
tu te gonfles de musique!  
Les collines d'Occident  
que couronne du froment  
seront mes chars bucoliques.

Lourds de brouillards et de nuit  
(o mon maître en poésie),  
sages princes qu'on poursuit  
par la lumière et le bruit,  
(princes que l'on supplicie),

buvons le thé violent  
dont les hommes froids s'enivrent !  
Dans un silence éclatant  
un dieu m'entoure, me prend,  
— et rit de me sentir vivre.

**JEUDI**

Saisons épuisantes,  
je ris d'un voyage.  
Quelle ombre étonnante  
fend le paysage!

Printemps et naufrage :  
lueurs parallèles,  
tombez! Le feuillage  
vous mange et vous mêle.

Ma sœur passagère  
ignorante et sage  
depuis ces bruyères  
suit plusieurs nuages

d'un doigt féminin  
fait pour le dessin.

**RÉCOMPENSE**

O corps tout secoué de prochaines musiques!  
Lié contre la table où pèse ton sang noir,  
laisse-toi transporter d'un rire dramatique  
et de honteuse ardeur embellis ton espoir.

Fils indigne de l'or natal, apôtre étrange,  
je désire la mer mon patrimoine bleu;  
j'épuise tous mes cris dans les ailes d'un ange,  
je tente d'acquérir la sagesse du feu.

Ah! que craindrait mon corps du printemps sur la  
Je vendange ma vigne avec gloire et colère, [terre?  
mon amour a repris la face de la nuit.

— Et dans le bruit mortel que fait l'aube criante  
voici! Je reconnais, généreuse et riante,  
la Muse au cœur flambant, la porteuse de fruits!

**ITINÉRAIRE**

L'écume violette et crémeuse battue par le saule tenace ; le bronze creux mangé de mousses ; et la terrifiante vigueur d'un œil d'or dans l'eau pleine de feuilles : — Bassins de Flore.

---

Ensuite l'avenue est douloureuse comme une génisse écrasée ; la banlieue donne le vertige ; dans une nuit solide éclatent les épices ; une église pleine de sang se balance aux crocs des boucheries ; parmi les autres bêtes lourdes, Marsyas pend, comme un bœuf.

---

Le parc retourné à l'envers remue ses viscères dans l'orage; un éclair s'y jette, le harponne, le noie dans la pluie, le tenaille.

Puis les prestiges avec fracas retombent sur l'herbe; les terres redeviennent publiques.

---

Un pont blanc comme la mort s'élève, et redescend dans les feuillages. Vais-je traverser le jardin? — Ses arbres décharnés se tordent. On crucifie à leur sommet les paons hurleurs : une agonie étourdissante se coagule dans les branches.

Quant au promeneur il peut se noyer dans un étang d'absinthe noire; se tuer, plus vite, sur les ronces; tomber en arrière comme un cèdre et aller nourrir les marais.

---

Moi, lâche et pratique, je préfère suivre un sentier plus rassurant vers la demeure instruite et suspendue où mon ami s'attriste encore de sucrer un thé toujours pur et d'où, selon la forme des choses, je laisse retomber dans la pluie le manque d'espoir de mon voyage.

**PROJETS**

Tout contribue au philtre où baigne le poète.  
Cette chambre elle-même a des vertus secrètes.  
Ne me détrompez pas : tenu par son odeur  
je trouve à votre sang une étrange vigueur.

Plions ce jaune corps à des songes pratiques !  
Moi ne tolérant pas qu'une maigre logique  
ravisse un si beau prêtre au culte de l'erreur,  
je vous dis pastorale et pleine de fraîcheur.

A nous deux, cet hiver, indifférente épouse !  
Sous la tonnelle morte aux couleurs de vos blouses  
je saccage sans goût les appâts désolés  
dont votre faux renom nourrit ma vanité.

Puisque l'on m'a lavé dans cette eau corrompue  
je vais rester longtemps au tournant d'une rue  
pour recevoir de vous avec placidité  
le philtre desséché de ma sincérité.

## ADIEU A L'HIVER

## I

Autrefois je fermais la porte.

Je tirais les rideaux colorés de ma chambre : j'étais dans une jungle ardente et silencieuse, dans le pays des tapisseries.

Je murmurais :

— « L'oiseau mangeur d'enfants écarte l'aile et des écailles nacrées scintillent près de son cou. Le camélia et la pivoine s'exaltent, s'unissent, bavent et saignent de plaisir.

Des lianes, des algues épaisses limitent plus loin ces féeries. Cela est dessiné dans les rideaux. Je le vois... »

La soie bleue des murs montait droit.

J'étais le prisonnier d'une chambre pleine de murmures. Assis dans un fauteuil au fond de ce royaume, j'attendais un prodige.

Et je disais encore :

— « Un trésor de cercles s'abaisse du plafond brumeux à mon cœur. Des fantômes pleins d'aisance montent.

Le faiseur de miracles dit que je suis ailé. O allégresse douloureuse! L'huile sainte a nourri des flammes ; envolons-nous!... »

Je sentais la maison entière se détacher du sol avec un bruit d'étoffe caressée.

Tout s'élevait, dans un balancement.

Les livres imitaient les vagues.

Mon navire miraculeux faisait l'ascension du ciel.

Le monde élastique s'étirait autour de moi. Je m'émerveillais.

En haut d'une maison flexible pareille à une graminée, je pesais moins que la fumée des cigarettes...

— Je voyais Dieu.

## II

Je suis retombé à l'aurore.

La chambre cruelle me traverse d'ombre et de lumières; nul ordre ne préside au mélange des couleurs.

L'encre de Chine habille les meubles et la porte; le jour sans art jette un feu blanc dans la bibliothèque éventrée; des livres nus reposent là.

Vraiment c'est un riche trésor que je rapporte de voyage!

Mon œil est mangé d'étincelles, ma tête est pleine d'eau, je suis en proie aux choses. Qui parle de Printemps?

Il est juste qu'il pleuve. Laissez-moi épuiser un peu toute la force et toute la vertu de mon hiver.

O pluie, je ne t'ai pas assez aimée, ô dédaigneuse, musé insociable des banlieues.

Partons aujourd'hui! Que, l'aile mouillée et lourde, tu marches encore une fois dans les chemins équilibrés, dans la boue jaune.

Un amour sans espoir me vient : je parcourrai des routes vides, je trouverai le Dieu nocturne.

J'ai vaincu la neige et l'orage ; mais je crains le poème des feuilles, les philtres de la solitude...

Me voici l'enfant de la pluie, le prêtre de l'ennui, l'ami des illuminations funèbres.

Je suis retombé sur la terre et les murs de la chambre se rapprochent de moi. Il faut fumer.

### III

Je prends la pipe de bruyère, rousse comme les bois de l'automne.

Je la bourre d'un tabac fort. Grésillement. Une odeur de cassis se répand dans la chambre.

Dans ma main qui aime sa douceur, ma pipe, avec un murmure, se réjouit de ma grande tranquillité.

Je voudrais bien pleurer de joie et de tristesse... La pipe est si douce et si chaude, si pauvre entre mes doigts, si pleine de tendresse et de bonne volonté...

Je crois qu'elle devient mon cœur... Je crois que, simplement, mon cœur est consumé dans la forme rose du feu de cette pipe...

Ah! méditons encore un poème plus doux, épurons notre amour sans ombre comme la fumée du tabac.

#### IV

Je m'en irai, ai-je dit, dans les champs pluvieux, et je te fumerai, ma pipe.

Je suivrai un des beaux chemins qui conduisent à la maison que j'aime, au bord des prairies creuses.

Toutes les routes du monde y viennent, mes amis; je m'en vais seul, étant joyeux.

Et ce cytise dépouillé qui sursaute et murmure (qui pleure à tous les angles, et tremble) comme, en riant, je le retrouve au seuil du palais de l'églogue!

La grande route docile qui coule de la colline jaune, le long du sable, des ronces, du ciel, entoure comme un bras cette montagne réduite abandonnée par les lézards.

Les tonnelles ruinées par la pluie s'appuyent à l'engrais profond de la banlieue, aux courbes du sable efficace.

Les mousses de la sève retombent, mélangées d'eau.

Et moi, plus sérieux, plus sévère, je désire des boissons intenses, des bières noires comme le sang.

## V

Les lampions morts déteignent près de la cheminée, ridicules comme l'arc-en-ciel.

Et de petites bougies tristes meurent dans le col des bouteilles avec un sifflement très pur.

Ah! qu'aujourd'hui je pourrais être incomparable... Cette chambre humide mange vite les souvenirs; elle n'en garde que l'attristante odeur; elle isole de tout ma vertu fastueuse.

Savant et dangereux docteur, je pousse une porte légère, j'écarte les volets naïfs: il pleut encore pour mon plaisir.

Je vois au loin la ville comme une bête noyée.

— Le poêle maladroit se gonfle de délices, se dore, et me réchauffe.

Je caresse des dieux familiers dans son ventre.

Il ronronne.

La pluie augmente.

Je suis heureux.

Février 1920.



**PETIT JOUR**

Entre deux heures du matin  
et le temps  
où le cœur  
bat moins vite,

le jeune homme se perd, s'exalte,  
et son amour est sur le monde  
comme une chose dangereuse.

Ainsi le nageur qui dévoile  
une âme paisible et profonde  
en se livrant aux vagues creuses.  
Ainsi le jeune homme insolent  
se désole devant la vie  
comme s'il la rendait meilleure.

Entre deux heures du matin  
et le temps  
où le cœur  
bat moins vite,

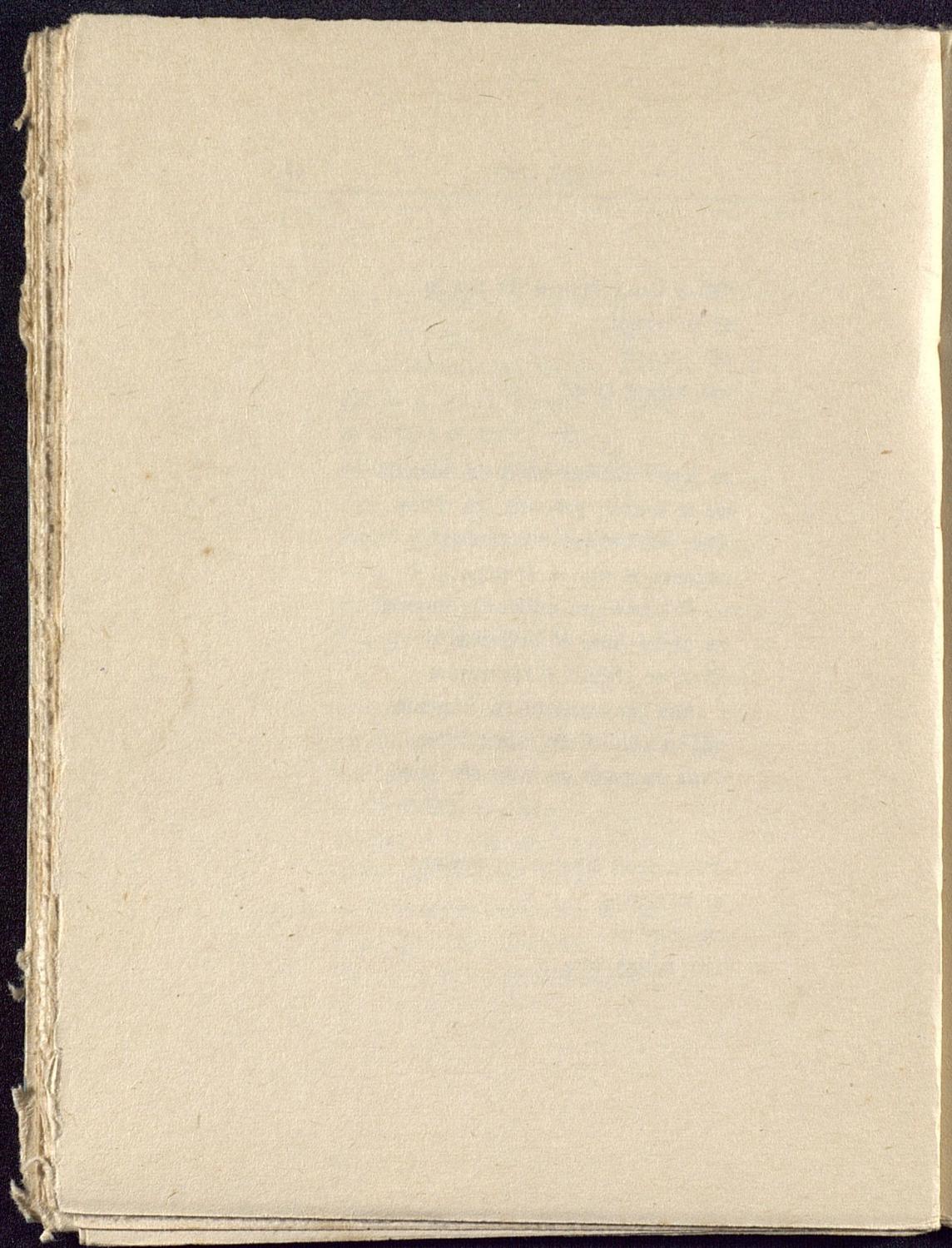
comme s'il voulait plus d'ardeur  
au plaisir dont parlent les hommes,  
comme si devant *leurs* bonheurs  
il appréciait *sa* tristesse,  
comme si beaucoup d'espérance  
jetait sur eux une lueur,  
— il voudrait connaître le vide,  
juger qu'il est délicieux  
ou s'il sait des choses meilleures.

---

Entre deux heures du matin  
et le temps  
où le cœur  
bat moins vite,

ce jeune homme plein de douleur  
ne se tourne pas vers les rêves.  
Que son orgueil éblouissant,  
radieux et nu, le protège!  
— Il épouse au milieu du monde  
sa vérité rude et brillante.  
Et il se réjouit d'apprendre  
à ceux qui vantent sa douceur,  
qu'il a trouvé un trésor froid  
dans un pays où vont ses voix,

entre deux heures du matin  
et le temps  
où le cœur  
bat moins vite..



## ÉGLOGUE DÉSOLÉE

Amour dont je chéris la fourrure mouillée  
quand remue à ton cou ce minable ornement,  
laisse-moi du beau corps que tu meus sagement  
peindre la vraie image austère et dépouillée.

Je t'emporte avec moi, masque de porcelaine,  
silencieux esprit de la rue en été.  
Quand, écœurante enfin par trop de chasteté,  
l'odeur des eaux pénètre une terre plus saine,

quand la ville mûrit comme un fruit altéré,  
sous la pluie et le gaz favorable aux baisers,  
je sais que ton œil jaune a des feux indomptables.

— Mais, guerrière, ta voix qui m'enchanté et m'ac-  
je la viens étouffer dans tes cheveux épais, [cable  
— et qu'un poème pur consacre notre paix.

**COMPLICITÉS**

Tu le vois sans t'irriter :  
ma fenêtre belle et sobre  
aux ruisseaux du jaune octobre  
s'égale par la clarté.

Plonge alors dans mon jardin  
tes bras mouillés de ténèbres :  
le feuillage est plus funèbre  
que ces gestes incertains.

Ce sont là deux perfidies  
de l'été. Je t'en préviens :  
déjà trop d'antiques liens  
à cet enchanteur te lient.

Secoue un peu les trésors  
impalpables qu'il te donne,  
— et nous attendrons l'automne  
comme des marins au port.

**POUR LE PRINTEMPS**

J'ai longtemps résisté. Voici : on m'a vaincu.  
Je salue le Printemps sur l'eau, comme les autres.  
Je commence les chants de la faiblesse  
sur l'eau la plus limpide  
du monde.

Au bord d'une rue peu fréquentée  
meurt le grand trouble des hommes,  
et les pierres bleues sont douces comme la paume  
des mains.

Je voudrais m'asseoir sur ces dalles en fumant ma  
meilleure pipe ;  
je suis paisible et ridicule.

Remarquez bien dans tout ceci une tristesse pro-  
fonde :  
un corps et un cœur qui se vident  
avec une mystérieuse  
rapidité.

N'est-ce pas ?

J'ai vu il y a peu de temps les bornes de ma divi-  
nité ; je plonge  
entièrement *sous* les hommes.  
Maintenant on ne voit plus  
que les pieds nus  
de l'apôtre.

Ne m'entoure pas de trop d'enfants,  
ou bien apprends-leur mieux à lire.

Que les qualités de ma phrase  
transportent l'ombre.  
Que les qualités de ma voix  
mûrissent dans un cœur nocturne.

Imitant l'abeille  
je cherche  
la rosée et la buée.  
Pourrez-vous encor l'empêcher? Il faut perdre cette  
existence  
par négligence.  
— Ah! qui comprend que tu es triste?  
Je te chercherai, mon amie,  
je t'aimerai bien et longtemps.

Regardez quel air d'héroïsme  
j'ai sous les rires de l'amour.  
Aidez-moi à tenir ces pivoinés sublimes :  
le bouquet est lourd.

Je sais que je voudrai mourir  
si vous dites le mot : prudence...  
— La couleur des yeux n'a pas d'importance ;  
je voudrais une amie d'été.

Or c'est le Printemps qui commence.  
— Soyez surnaturelle par la simplicité,  
Soyez miraculeuse par la tranquillité :  
je vous aime bien,  
je vous le dirai,  
— mais comment pourrais-je vous reconnaître ?

Des arbres se penchent contre l'eau et d'autres  
poussent dans la vase,  
mes rames s'embarrassent de longues herbes,  
l'églantine d'eau,  
la rose verte,  
s'allient dans cette profondeur pour me combattre.  
Voici des choses aériennes :  
un saule, un frêne,  
mes amis.

Ils sont dépouillés de leur âge  
l'hiver joue avec leurs formes ;  
le bourgeon voyageur va naître  
à l'extrémité d'un rameau.

Petite maison peinte en vert  
du montreur d'oiseaux ;  
un murmure : de gros pigeons  
s'envolent  
qui ont l'air de lapins blancs.  
Un mouchoir mouillé qui claque  
les soutient dans l'air.  
C'est une mécanique pleine d'huile.  
Ils pèsent plus lourds que des canards.  
— Pigeon harmonieux, je t'aime :  
tu fais le bruit des navires.

Avec la gorge, musique bien réglée des billes ;  
sur les ailes  
naturelles,  
la couleur d'un beau vernis.

Envolez-vous, appesantis  
par la crème ou par le lait  
des Jeudis et des Dimanches.  
Je vous quitte, gros amis  
nourris avec du maïs.  
Les autres pigeons vous vénèrent : vous l'emportez  
par la lourdeur,  
vous êtes bruyant par le cœur,  
vous avez l'aspect du bonheur.  
Moi je vous laisse :  
j'ai trop de choses à chanter.

Ah! tant de choses!  
— La barquette sur l'eau noire  
(sur l'eau bleue qui a l'air noire)  
la barquette  
où je fume  
écrasé  
par le ciel.  
Mon amie ne veut pas ramer ;  
je tourne dans la baie du lac.

---

Je suis joyeux comme les arbres.  
La grâce de l'eau me saisit. —

Tant! tant de choses!  
Et les réverbères, cette nuit,  
avec leur ombre sous leur corps  
comme une auréole trop grande  
qui est tombée  
et qui remue,  
plus doucement que dans l'automne  
le fin vêtement des amours.

Belle ombre, il faut que je te chante!  
Que je te prenne autour de moi!  
Je suis comme une petite fille,  
je veux sauter à la corde  
dans cette ombre négligée,  
dans cette auréole d'air.  
Est-ce que tu touches la terre  
ce soir, corps impondérable?

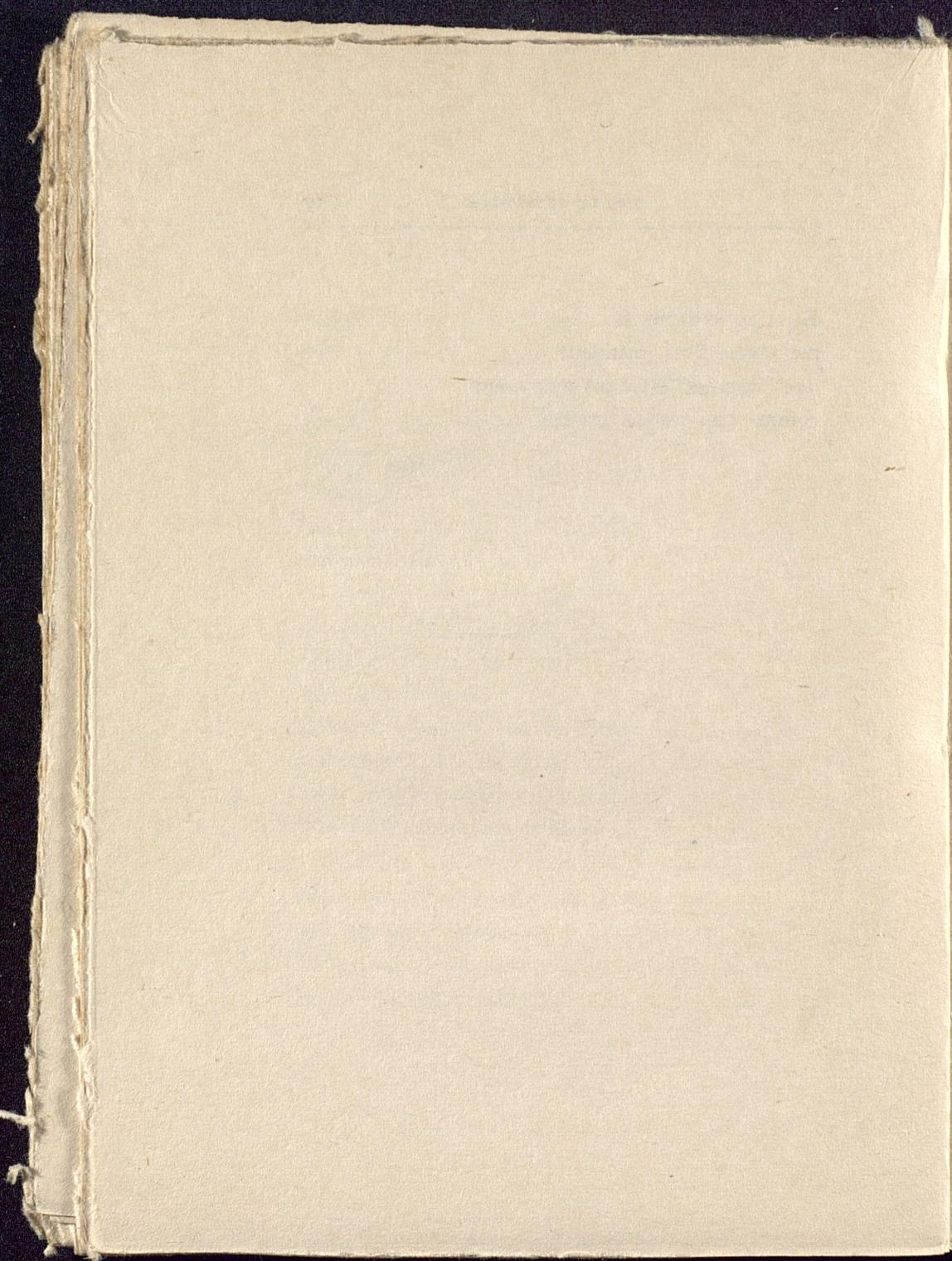
Plutôt n'es-tu pas au ciel  
dans le pays de la Lyre?

Et c'est encor vous!  
Et c'est encor vous,  
maison bleue!  
Maison des champs et des routes  
que contient mon cœur.  
Je suis tourmenté de songes  
et transporté de douleur  
quand je revois vos avoines  
avec leur couleur...  
Les beaux bois où l'on se plonge,  
les coteaux qui se rejoignent...  
Tout ce lieu unique au monde  
où les dieux ont leur domaine!

Maintenant, le chant d'absence...  
je salue un Printemps gris  
entre le gaz et la lune  
de la ville indifférente.

Et la terre déchirée  
me révèle avec grandeur  
que l'angoisse est dans mon cœur  
comme une plante arrosée.

Mars 1920.



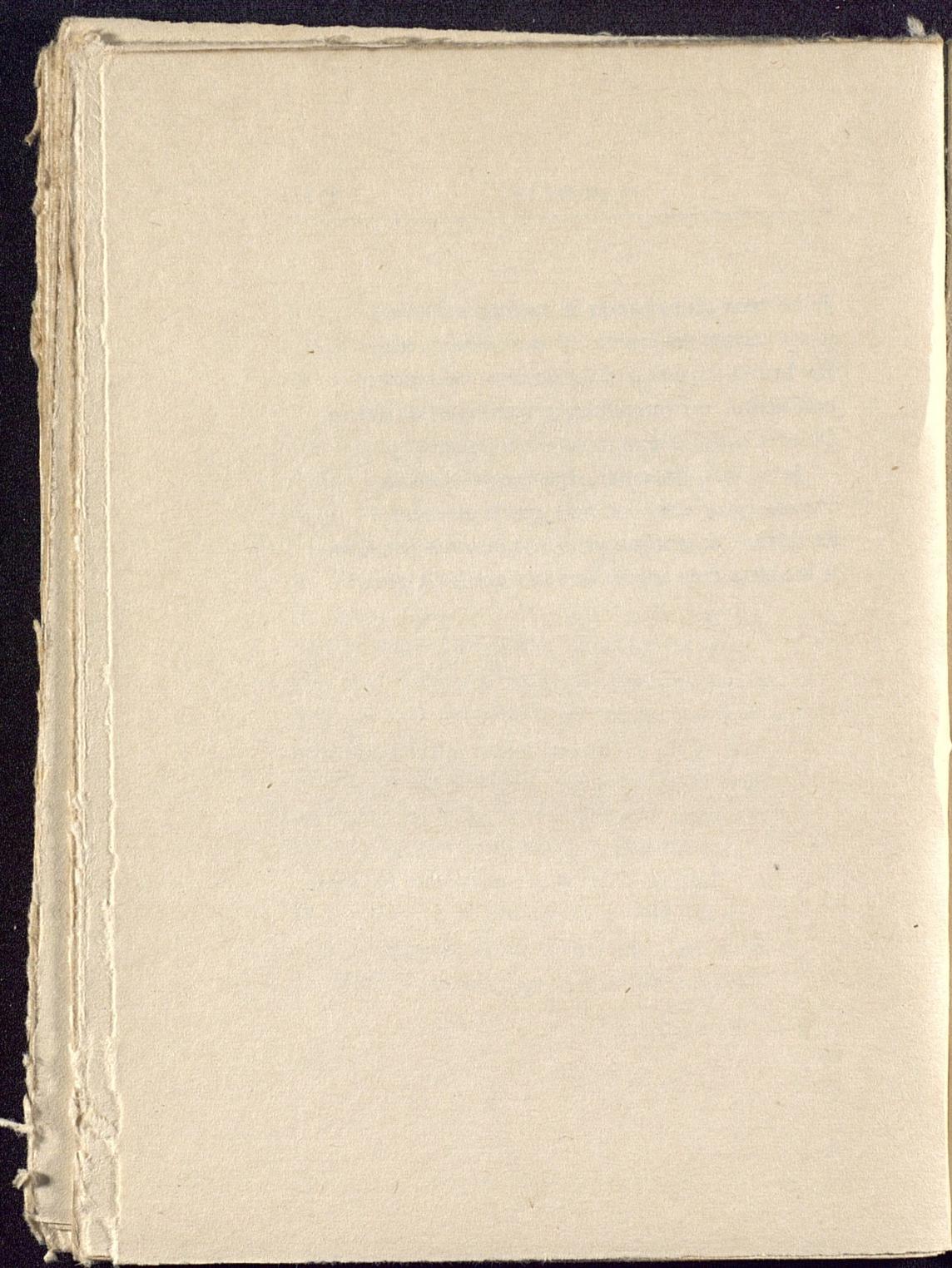
## IN MEMORIAM

Puisque mon frère aîné ne parle plus de gloire,  
laissez-moi lui donner cette chose en mémoire  
de tant d'incertitude et de tant de vertu :  
la pluie au mois d'Octobre et mon jardin vaincu.  
Dans ce grand atelier qu'un jour désert habite,  
j'allume par détresse une lampe insolite  
et, certain de manquer à quelque horrible loi,  
je m'imagine avoir une nuit devant moi.

O nuit dans l'atelier, mobile et décevante!  
Ma solitude au moins voulut être savante;  
cet enfant exilé riait de son pays,  
et s'il se souvenait d'avoir désobéi  
aux règles que gardait un brûlant paysage,  
il tenta d'élever tous ces parfaits ouvrages  
dont des socles déserts ne disent plus le sens.  
Hélas! a-t-il suffi de l'odeur que je sens  
au monde de la pluie, aux arbres de ce monde,  
a-t-il suffi d'un mois où notre lampe ronde  
sans le savoir succombe à la clarté du jour  
pour que ce cœur se trouve étranger à l'amour,  
pour que vers mon ami je me tourne et m'attriste?  
Quel merveilleux regret autour de toi persiste,  
— toi, qui fus, oubliant ton hiver et tes biens,  
porté vers un Printemps dont tu ne savais rien!  
Ah! si mon frère aîné ne parle plus de vie  
vais-je pouvoir encor louer ma fantaisie?  
Et ce désir secret d'un guide et d'un devoir  
est-ce comme un trésor qu'il faut le recevoir?  
Patience! à présent c'est le mois de la pluie.

---

Je ne veux plus chanter la méchante ironie,  
je vis suivant les jours et comme eux indécis.  
Six heures du matin, d'automne et de soucis ;  
huit heures, si j'entends les pommiers sous l'averse.  
Qu'avec simplicité mon passé se disperse !  
— Je ne puis, fin gazon, dire que je t'aimais,  
tristesse, j'ai laissé ton miel que je chantais...  
Et comme un enchanteur renonce à des prodiges,  
je soumets mon amour aux lois qui le dirigent.



**LE VOYAGEUR PRÉVOYANT**

Ma ville a des chemins serrés comme des herbes  
S'écoulant le long d'elle et recouvrant son corps.  
Tous également purs, également superbes,  
Ces fleuves bigarrés n'ont pas besoin de ports.

Chaque jour, je le crois, contient une marée  
Qui grandit et m'enlève, ô lampe, à vos lueurs.  
Les routes que je suis ont une destinée,  
Je ne résiste pas à leur grande douceur.

Frère de ces oiseaux qui vivent dans les vagues  
Je ne change le sort que s'il est sans raison.  
Amour il faut laisser vos attitudes vagues  
Si vous voulez dormir dans ma froide maison.

Le mouvement de l'eau, des cités, des poèmes,  
Comble paisiblement un silence infécond.  
Le redoutable hiver se retrouve en lui-même :  
La mémoire est encor un grenier plus profond.

Si tu veux me tenter, il te faut plus d'adresse :  
Laisse, je ris de toi, laisse-moi vanité!  
— Non! ce n'est pas en vain que, t'ayant surpassé,  
Ce cœur gonflé de sang refuse la sagesse.

## CERTAINS ANGES

## I

A ce travail passe une vie :  
mais je cherche de rue en rue  
le beau et clair et vieux visage  
d'une amitié pleine de ruses.

Viens, amitié, un peu souffrante  
sous ces lumières hypocrites,  
un peu défaite, un peu troublée  
par le spectacle de la ville :

beaucoup d'anges sont en vacances  
dans la banlieue que nous aimons ;  
mais confie-toi à leur sourire  
brillant de bonne volonté,

mais sous la tonnelle battue  
et fatiguée par la poussière,  
écoute ces deux-ci conter  
la grande misère des songes ;

écoute-les l'un après l'autre  
déplorer leur incertitude :  
un dialogue désolé  
se poursuit au milieu des feuilles...

## II

Le premier ange n'a plus d'ailes ;  
il habite un jardin public,  
et il dit que les jeunes filles  
se moquent de son beau visage ;

il sourit d'être si timide,  
il fait un geste d'indulgence,  
il célèbre le calme immense  
de son jardin avant le soir.

Car cet ange modeste et sage  
habite à côté d'un étang  
et de l'étang monte un jet d'eau  
qui rend son âme pacifique.

### III

Le second ange parle bas.  
Il dit que le Printemps est lâche;  
et il exprime le bonheur  
selon ses bonheurs d'aujourd'hui.

Il dit : « Mon plaisir, le Dimanche,  
n'est pas celui des tristes hommes.  
Comment trouver quelque silence  
dans cette ville où bat le cœur?

Quel fol amour désordonné  
se perd à toutes leurs minutes!  
Et que de joies ils ont serrées  
dans une seule après-midi!

— Malgré tout, aurais-je la force  
de combattre leur grand sourire,  
ces lèvres belles et humides,  
ces yeux où remue un peu d'or?

Non! plutôt que de rester sage  
dans cette vive humanité,  
je me compose une allégresse  
avec l'excès de mon orgueil. »

#### IV

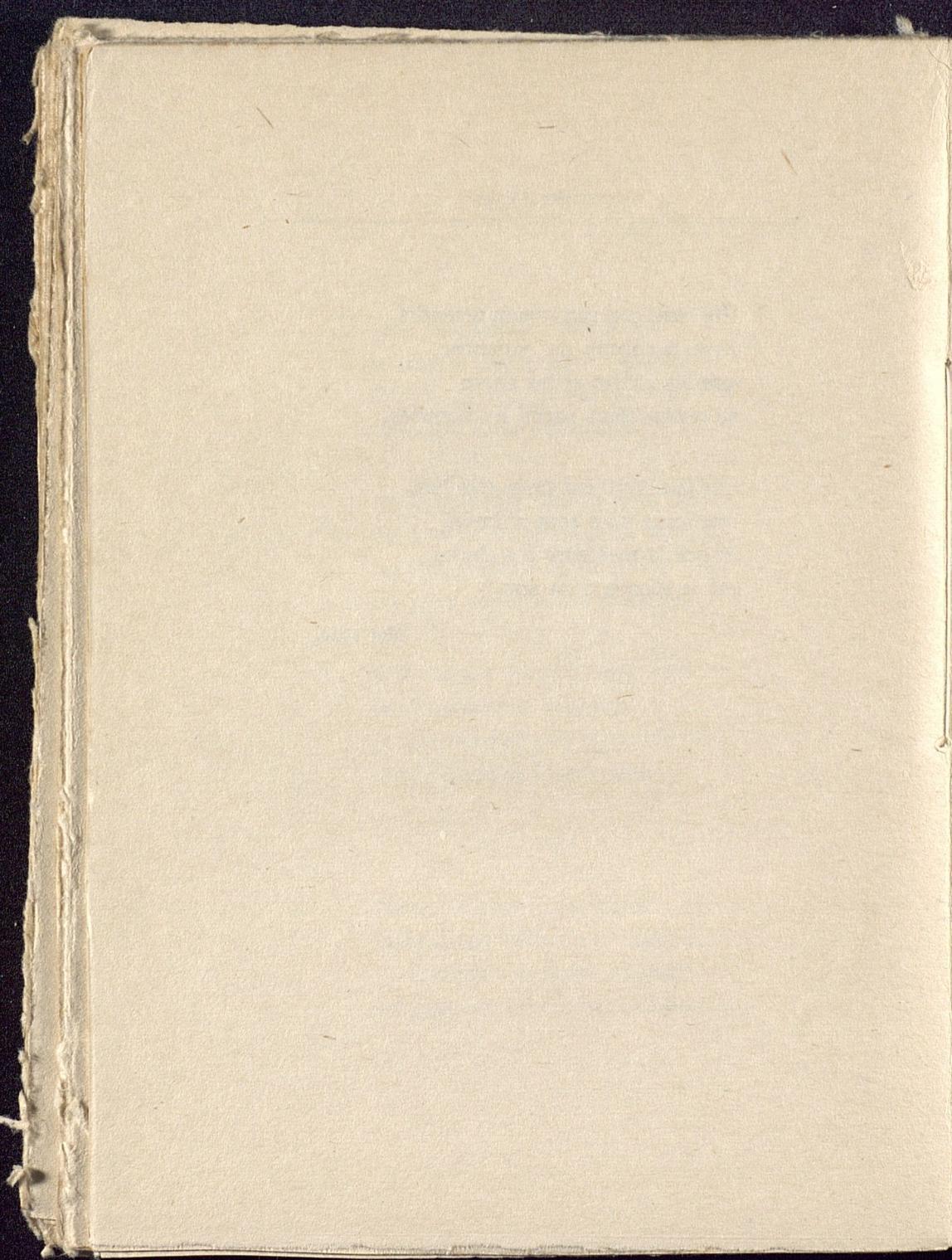
Ainsi ces anges courroucés  
parlent aux nuits de la banlieue.  
— L'amitié que je poursuivais  
est assise entre eux sous les branches ;

---

elle enseigne aux cœurs attentifs,  
avec beaucoup de patience,  
que les poètes et les anges  
se ressemblent parmi les hommes,

que leur bonheur parle très bas,  
que leurs ailes sont abîmées,  
et que la meilleure des choses  
est le silence d'un ami.

Mai 1920.



## MANQUE D'ILLUSIONS

## I

Muse, rappelle-toi l'enfant aux genoux maigres  
que nous vîmes, gonflés de rancune et d'amour,  
prendre nonchalamment le chemin du retour  
sous mille arbres blessés de ses rires allègres ;

sans trop y réfléchir aux gloires de ce corps  
le souvenir ajoute une Raison sereine  
— et pourtant nous l'avions reconnu fort humaine  
aussitôt qu'elle eût fait les gestes du remords...

Qu'en dire (si déjà nous retrouvons ces choses  
d'un cœur bien plus égal qu'il n'apparaît souvent)  
sinon que des bonheurs formés logiquement  
nous attendent, sans doute, où tu me les proposes?

## II

Contre ma chambre nue une ville résonne  
d'harmonieux travaux, de sauvages loisirs.  
Elle veut m'arracher à mon meilleur plaisir.  
— J'écoute s'efforcer ce monstre monotone.

J'écoute, dans le ciel plus épais qu'un rideau  
un oiseau discordant crier qu'on se réveille,  
le jour industriel monter comme une treille,  
et sonner le feuillage où frappe un fleuve d'eau.

Muse, le cœur me fend au milieu de leur vie :  
je crois à la beauté des travaux patients.  
Si nous demeurons doux chez les hommes bruyants,  
c'est de toi qu'ils riront, ma sainte Poésie.

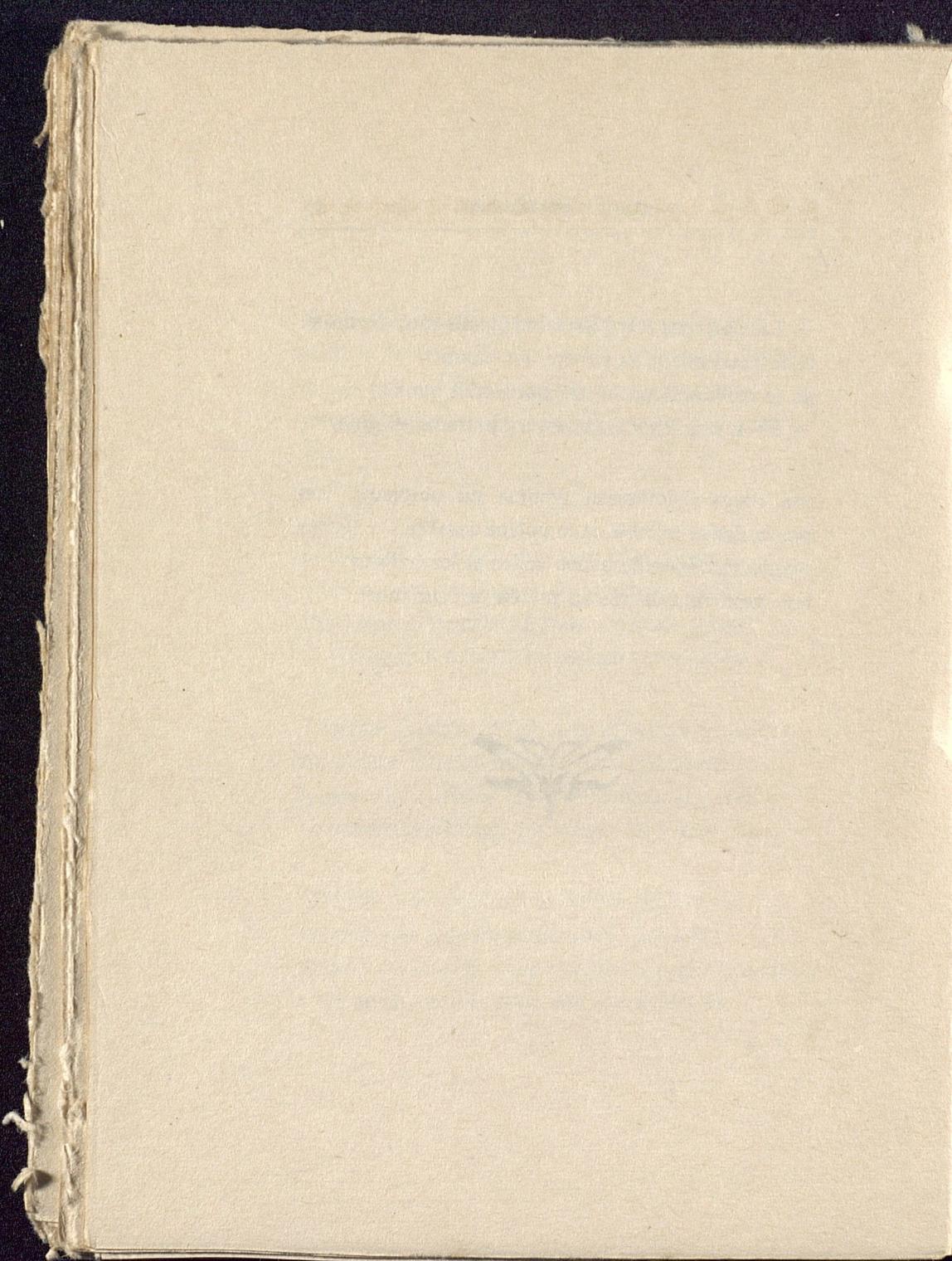
---

— Ah! quittons cette chambre et suis-moi, déguisée.  
Si le deuil est ici la parure des dieux  
ils te reconnaîtront à tes splendides yeux.

— Et si leur existence est toujours aussi gaie,

ton corps éblouissant comme un poignard, ton  
par la danse terrible et le poème sombre, [corps  
quand tu dépouilleras les voiles et les ombres  
leur montrera ta vie au milieu de leur mort.







## TABLE

	Pages
Une Marée nocturne . . . . .	7
Miroir. . . . .	9
Prière pour être Sage. . . . .	11
Défaite . . . . .	13
La Cène. . . . .	17
Solution. . . . .	19
Allusion aux Poètes. . . . .	21
Récréation. . . . .	23
Retour . . . . .	25
Judi. . . . .	27
Récompense. . . . .	29
Itinéraire . . . . .	31
Projets . . . . .	33

	Pages
Adieu à l'Hiver . . . . .	35
I. — « Autrefois je fermais la porte... » . . . . .	35
II. — « Je suis retombé à l'aurore... » . . . . .	37
III. — « Je prends la pipe de bruyère... » . . . . .	38
IV. — « Je m'en irai, ai-je dit... » . . . . .	39
V. — « Les lampions morts déteignent... » . . . . .	40
Petit Jour. . . . .	43
Eglogue désolée . . . . .	47
Complicités . . . . .	49
Pour le Printemps . . . . .	51
In Memoriam . . . . .	61
Le Voyageur prévoyant. . . . .	65
Certains Anges. . . . .	67
I. — « A ce travail passe une vie... » . . . . .	67
II. — « Le premier ange n'a plus d'ailes... » . . . . .	68
III. — « Le second ange parle bas... » . . . . .	69
IV. — « Ainsi ces anges courroucés... » . . . . .	70
Manque d'Illusions. . . . .	73
I. — « Muse, rappelle-toi l'enfant... » . . . . .	73
II. — « Contre ma chambre nue... » . . . . .	74

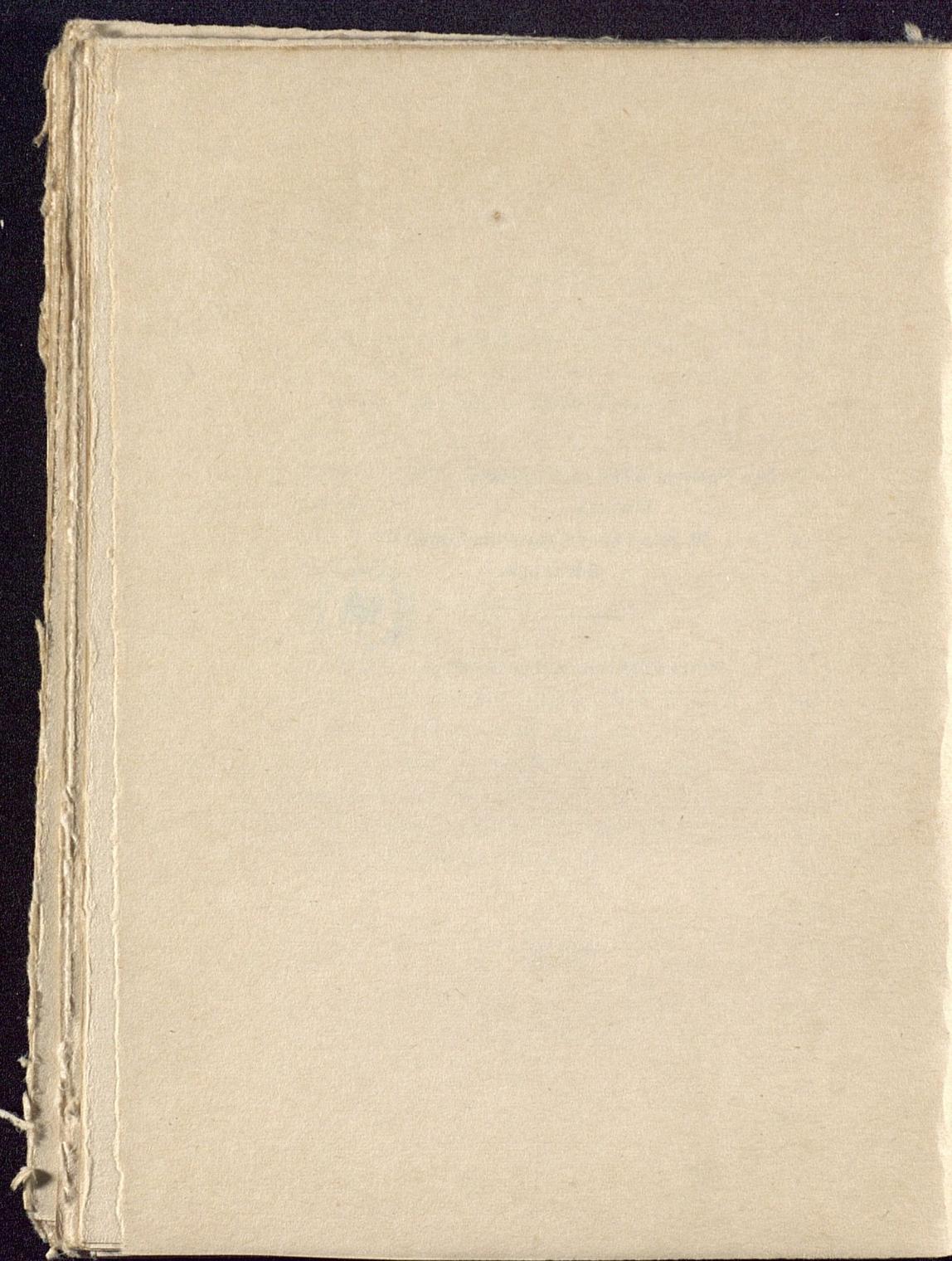


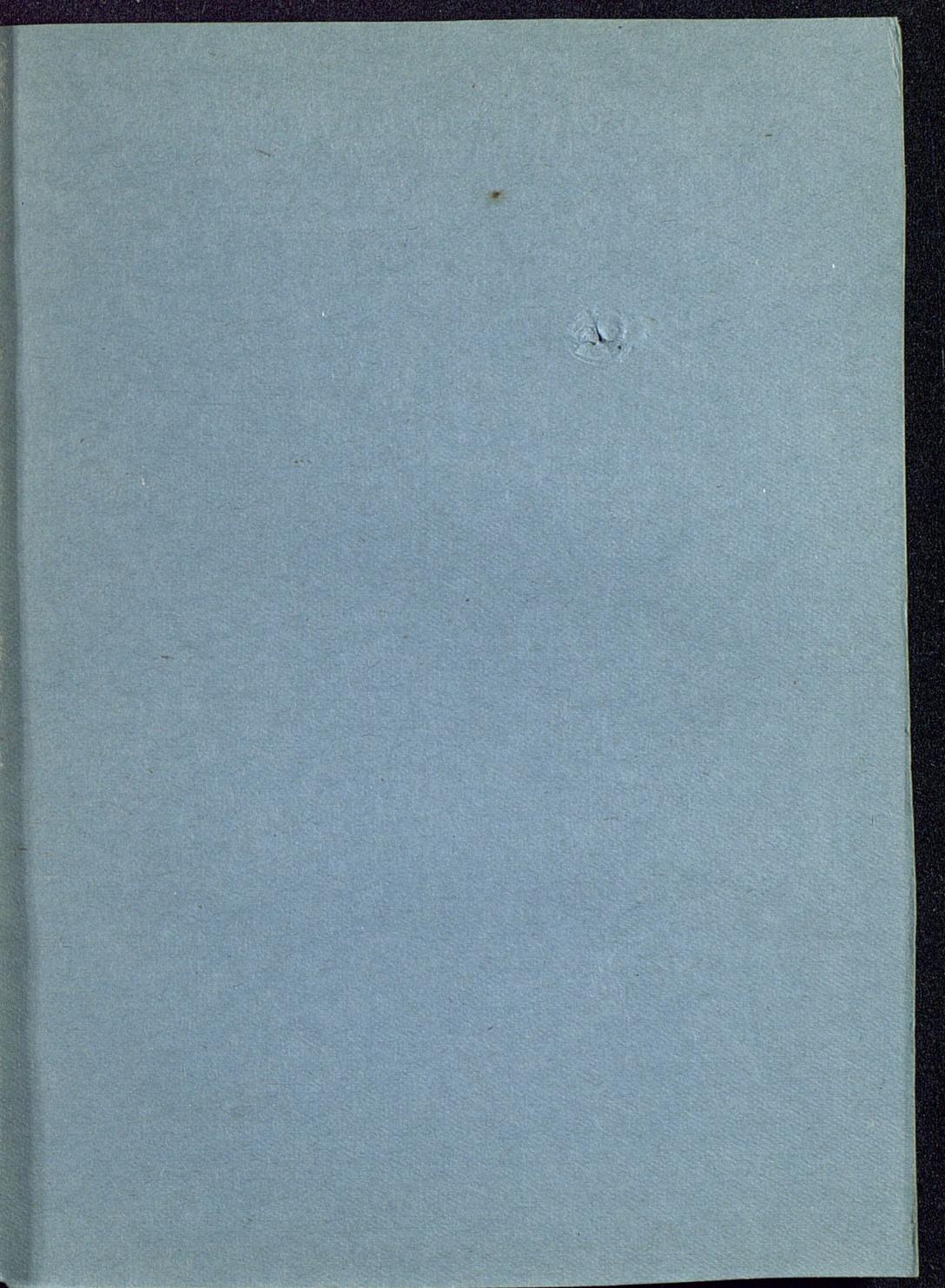
DES PRESSES D'OSCAR LAMBERTY  
ÉDITEUR  
70, RUE VEYDT (QUARTIER LOUISE)  
BRUXELLES

---

Achévé d'imprimer le 10 juillet 1920







# OSCAR LAMBERTY, Editeur

70, RUE VEYOT (Quartier Louise), BRUXELLES

D <sup>SS</sup> E CARACCIOLO DI BRIENZA	<i>Pour les Heures Intimes...</i>	3.50
MAX DEAUVILLE . . . .	<i>L'Amour dans les Ruines . . .</i>	3.50
— . . . .	<i>Le Cavalier Blanc . . . .</i>	3.50
RENÉ DE MASNY . . . .	<i>Lettres d'un Revenant . . .</i>	5.00
MAURICE DES OMBIAUX . . . .	<i>Farces de Sambre-et-Meuse . . .</i>	3.50
— . . . .	<i>Petit Traité du Havane . . .</i>	5.00
PROSPER-HENRI DEVOS . . . .	<i>Monna Lisa . . . .</i>	3.50
JEAN DOMINIQUE . . . .	<i>A l'Ombre des Roses . . . .</i>	3.50
GEORGES ECKHOUD . . . .	<i>Kees Doorik . . . .</i>	6.00
GEORGES FELD . . . .	<i>Les Chants de la Misère et du Devoir . . . .</i>	5.00
GEORGE FRÉMIÈRES . . . .	<i>Yor . . . .</i>	2.00
CHARLES GHEUDE . . . .	<i>Nos Années Terribles . . .</i>	15.00
CÉCILE GILSON . . . .	<i>Celles qui sont restées . . .</i>	5.00
ALBERT GIRAUD . . . .	<i>Le Laurier . . . .</i>	5.00
FRANZ HELLENS . . . .	<i>Les Hors-le-Vent . . . .</i>	3.50
JOSEPH JEANGOUT . . . .	<i>Le Rouet d'Or . . . .</i>	3.00
CAMILLE LEMONNIER . . . .	<i>Edénie (Tragédie lyrique)</i>	2.50
FRANÇOIS LÉONARD . . . .	<i>Babylone . . . .</i>	3.50
— . . . .	<i>Le Triomphe de l'Homme . . .</i>	3.50
MARCEL LOUMAYE . . . .	<i>L'Ombre de la Guerre . . .</i>	2.50
GEORGES MONTGRANT . . . .	<i>Le Sentier des Névroses . . .</i>	3.50
F.-CHARLES MORISSEAUX . . . .	<i>Bobine et Casimir . . . .</i>	3.50
JANE M'PUNDA . . . .	<i>Histoire d'une Vie . . . .</i>	5.00
FERNAND NAVAUX . . . .	<i>Etreintes . . . .</i>	1.50
LUCIE PAUWELS . . . .	<i>Françoise en Belgique . . .</i>	5.00
GEORGES RENCY . . . .	<i>Frissons de Vie . . . .</i>	3.50
GEORGES RENS . . . .	<i>La Lyre aimante . . . .</i>	2.50
LÉON SOUGUENET . . . .	<i>Les Monstres belges . . . .</i>	3.50
— . . . .	<i>La Route de Timmimoun . . .</i>	3.50
ABEL TORCY . . . .	<i>A l'Ombre des Saules . . . .</i>	3.50
— . . . .	<i>L'Exode . . . .</i>	5.00
— . . . .	<i>L'Exil . . . .</i>	5.00
GUSTAVE VANZYPE . . . .	<i>Les Hôtes du Soir . . . .</i>	4.00
ERNEST VERLANT . . . .	<i>L'Œil sur les Ostrogoths . . .</i>	5.50

## OUVRAGES ILLUSTRÉS

MAURICE GAUCHEZ . . . .	<i>Images de Hollande . . . .</i>	2.50
— . . . .	<i>Paysages de Suisse . . . .</i>	2.50
CHARLES GHEUDE . . . .	<i>La Chanson populaire belge . . .</i>	5.00
THÉO HANNON . . . .	<i>Au Clair de la Dune . . . .</i>	3.00
BARON LAHURE . . . .	<i>Lettres d'Afrique . . . .</i>	3.50
EDMOND PICARD . . . .	<i>Imogène . . . .</i>	3.00
ANDRÉ PILETTE . . . .	<i>A travers l'Afrique Equatoriale . . . .</i>	20.00